

Claude Esteban - 1972 Cosa Mentale -
1974 Galerie Monique Delcourt, Valenciennes, Sergio de Castro *Les Ateliers*

Où s'effacent les transcendances, ne subsistent longtemps, sous le regard de l'esprit, que royaumes ingouvernés, pluralités devenues folles. Et le réel dès lors, cette chair palpable du monde, en porte comme la trace et l'affront. Qui reprocherait à la peinture moderne d'avoir voulu, un temps, oblitérer la menace, s'y soustraire, du moins, pour quelque rêverie plus pure quitte à retrouver, au terme d'un cheminement spéculatif, la même analogique dispersion, la même lutte sans merci des formes fusant côte à côte?

Sergio de Castro s'est refusé à ce détour qui, trop souvent, n'accuse qu'une errance. C'est au cœur du fourmillement des choses livrées dans l'atelier, châssis de toiles, chevalets - qu'il cherche et fomenté la brèche, qu'il tente, une fois de plus l'ordonnement et sa loi. Je songe à une gouache brune sur laquelle, de prime abord, tout semble voué à l'exaltation, et presque à l'incantation du multiple. De l'espace, assiégé de masses contraignantes, rien ne demeure ouvert sinon quelques trouées, elles-mêmes grevées d'une couleur opaque. Nulle éclaircie, nul remède à cette furia fougueuse. Toute une armée est là, matérielle et monumentale, impatiente de conquérir, d'occuper la place mal assurée du visible. Et nous pressentons, bien sûr, que le pinceau, la main, l'élan réfléchi du peintre ont collaboré avec une alacrité joyeuse à ces harcèlements belliqueux. Est-ce à tort que j'évoquerai ici la Bataille de San Romano (celle de Londres, particulièrement) où chevaux, casques, guerriers, piques et lances entrecroisées, profèrent une pareille obsession de l'apparence mais réduite soudain, par une poigne magistrale, à cette étrange élongation des lointains qui, mystérieusement, oriente, apaise la mêlée ?

Oui, l'entreprise de Castro, participe, me semble-t-il, de cette ambivalence de la vision qui fut la grâce d'Uccello. Je veux dire que la prolifération de l'immédiat n'y règne pas seule, qu'elle est soumise, presque aussitôt, à une manière de géométrie pensive, retenue, rarement flagrante, qui donne poids, nombre et mesure aux vieilles houles de l'Originel.

On ne s'étonnera donc pas de voir chez Castro, dans tant d'œuvres également éloquentes, la fièvre comme suspendue, les teintes s'adoucir, le tangible se résumer à quelques plages claires, lisibles sur l'étendue. Les gris dominent alors, suggérant des accords silencieux, des concordances évasives avec les bleus très pâles, les terres d'ombre assourdies. Est-ce toujours la lice, et ces affrontements de tournois que je nommais ? Sans doute. Mais ici, avec une sorte d'énergie tranquille, la cosa mentale, lucidement, a pris possession des lieux – résolue à remettre en jeu, l'heure d'après, son empire... Castro n'ignore pas que les certitudes jadis les mieux établies (la première Renaissance italienne l'atteste en son tremblement secret) ne sont pour la conscience individuelle qu'une halte, un bivouac substantiel et hâtif qu'il faut savoir brusquer pour plus de route éparse. Demeure en lui, toutefois, la nostalgie de cette ancienne alliance que certains, auprès de nous, ont pu ranimer encore, et le plus précieux de tous, Morandi.

Comme hier chez le Maître de Bologne, voici que pour Castro le monde par instants se voûte, frissonne sur quelques formes simples, habite de souffles ingravides un coin de table, ces pinceaux, un sol qui cherche l'horizon, et là-bas, délivrée, distante, cette autre toile dans le tableau qui parle de l'inaccessible.